

# LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

## Alagna triomphe sous le nouveau toit d'Orange

Jean-Louis Validire

July 10, 2006

Les Chorégies se sont ouvertes samedi soir, avec la représentation d'« Aïda » de Verdi. Le public était au rendez-vous du théâtre antique, dont le mur était couvert de son nouveau toit, et a fait un triomphe à Roberto Alagna qui interprétait le rôle de Radamès.

Il était au coeur de toutes les conversations, l'objet du premier regard des spectateurs qui pénétraient ce samedi soir dans le théâtre antique. Le toit de scène qui surmonte désormais le mur d'Auguste, « la plus belle muraille du Royaume », pour reprendre l'expression de Louis XIV, avait-il une nouvelle fois subi les outrages des barbares ? Avec une moue dubitative, la plupart des commentateurs qui gagnaient les gradins estimaient que cette nouvelle parure, rendue nécessaire par la chute intempestive de pierres, n'était certes pas bien jolie mais que cela aurait pu être bien pire. Les premiers airs entonnés par les chanteurs calmaient les dernières craintes, la prodigieuse acoustique n'était pas affectée.

Tout était en place pour la fête. Nicolas Sarkozy et son épouse, flanqués du ministre de la Culture, faisaient une entrée discrète ; De nombreuses personnalités, de droite et de gauche - la musique adoucit les moeurs et rassemble les coeurs -, se pressaient dans l'espace réservé par la Caisse des dépôts et consignations. On les reconnaissait à leur tenue austère - la cravate et le costume ne sont guère de mise dans les festivals d'été - et aux petits pliants que leur fournissait leur hôte pour protéger leurs séants des rigueurs de la pierre romaine. Verdi leur a offert, en tout cas, une belle méditation sur le pouvoir et l'amour, qui place la roche Tarpéienne si près du Capitole...

Roberto Alagna retrouvait, en vieil habitué, la scène du théâtre antique. Don José de Carmen, il y a deux ans, Rodolfo de La Bohème, l'année dernière, il sera Manrico du Trouvère, l'année prochaine. Une omniprésence que personne ne regrette, et surtout pas le public, qui lui fait une ovation dès la fin du premier air où il exprime son amour pour l'esclave éthiopienne Aïda. Alagna est de retour. Oubliée, son escapade dans l'univers de Luis Mariano, les petits ennuis de santé sont loin derrière ; le timbre est toujours aussi clair, la diction impeccable. Radamès n'est peut-être pas le rôle qui lui convient le mieux, mais il le défend avec une virile vaillance et une assurance vocale qui suscitent à juste titre l'enthousiasme.

Une mise en scène efficace. Autre grande voix de la distribution, celle du Coréen Seng-Hyoun Ko, remarquable baryton, puissant et musical, qui montre une belle technique dans l'articulation et la diction. Les deux rôles féminins sont tenus par deux cantatrices américaines. Marianne Cornetti s'attaque au rôle écrasant d'Amneris, la fille du pharaon, avec un bonheur inégal. À l'aise dans le médium, elle est moins convaincante dans les aigus et l'imprécation. Indra Thomas campe une Aïda au port altier, dont l'expression souffre peut-être d'une trop grande application. Elle montre cependant de belles qualités en gardant une ligne de chant très souple. La basse bulgare Orlin Anastassov est un Ramfis très convaincant, ce qui n'est pas le cas de Daniel Borowski, complètement inexistant en roi d'Égypte.

Les chanteurs sont soutenus plus qu'aiguillonnés par l'Orchestre national de Lyon sous la baguette de Michel Plasson, autre vieux briscard d'Orange. Orfèvre dans la conduite des opéras, il accompagne et souligne sans donner un véritable souffle à l'opéra, même si les couleurs de l'oeuvre, son atmosphère orientale sont bien caractérisés.

Opéra fétiche d'Orange qui en a donné plusieurs représentations, Aïda pose de nombreux problèmes de direction sur une scène aussi vaste.

Si la victoire de Radamès se prête à une exploitation qu'offre l'espace du théâtre antique, les duos ou trios plus intimes, qui constituent la majorité de l'oeuvre, sont plus difficiles à organiser dans l'espace. La mise en scène de Charles Roubaud est le plus souvent efficace ; c'est notamment le cas lors du triomphe de Radamès à Memphis. Dans un tableau saisissant, le guerrier fait son entrée sur une embarcation dont les figurants, rameurs et soldats, dessinent une coque humaine entre une proue et une poupe sculptée. En revanche, on reste pantois devant le ballet dont la chorégraphie est due à Brice Mousset, un exercice de gymnastique effectué par des Nubiens costumés en Indiens d'Amérique. Une fausse note dans une production par ailleurs efficace, notamment dans l'utilisation des projections de hiéroglyphes sur le vénérable mur d'Auguste.